

HISTOIRE  
D'ARTHUR GORDON PYM  
suivi de  
JOURNAL DE JULIUS RODMAN



EDGAR ALLAN POE

HISTOIRE  
D'ARTHUR GORDON PYM  
suivi de  
JOURNAL DE JULIUS RODMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par CHRISTIAN GARCIN

et

THIERRY GILLYBŒUF

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Versions originales :

*The Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket*;  
Harper & Brothers, 1838.

*The Journal of Julius Rodman*;  
Burton's Gentleman's Magazine, 1840.

© Phébus/Libella, Paris, 2023 pour la traduction française  
dans la présente édition.

ISBN : 978-2-7529-1346-3

HISTOIRE  
D'ARTHUR GORDON PYM  
DE NANTUCKET

INCLUANT LES DÉTAILS D'UNE MUTINERIE  
ET D'UN ATROCE MASSACRE À BORD DU BRICK AMÉRICAIN  
*GRAMPUS* QUI FAISAIT ROUTE VERS LES MERS DU SUD  
AU MOIS DE JUIN 1827.

COMPRENANT EN OUTRE LE RÉCIT  
DE LA REPRISE DU NAVIRE PAR LES SURVIVANTS ;  
LEUR NAUFRAGE ET LES HORRIBLES SOUFFRANCES  
QUI S'ENSUIVIRENT EN RAISON DE LA FAMINE ;  
LEUR DÉLIVRANCE GRÂCE À LA GOÉLETTE ANGLAISE *JANE GUY* ;  
LA BRÈVE EXPLORATION DE L'OCÉAN ANTARCTIQUE  
PAR CETTE DERNIÈRE ; SA SAISIE, ET LE MASSACRE  
DE SON ÉQUIPAGE DANS UN ARCHIPEL  
SITUÉ AU QUATRE-VINGT-QUATRIÈME PARALLÈLE SUD ;  
AINSI QUE LES INCROYABLES AVENTURES ET DÉCOUVERTES  
ENCORE PLUS LOIN DANS L'EXTRÊME SUD  
DONT CE MALHEUREUX DÉSASTRE  
A ÉTÉ L'ORIGINE<sup>1</sup>



## PRÉFACE

Dès mon retour aux États-Unis voici quelques mois<sup>2</sup>, après les extraordinaires aventures dans les mers du Sud et ailleurs dont le compte-rendu est donné dans les pages qui suivent, je rencontrai par hasard à Richmond, Virginie, plusieurs gentlemen qui, témoignant d'un profond intérêt pour tout ce qui concerne les régions que j'avais visitées, me pressèrent instamment – estimant même qu'il était de mon devoir de le faire – d'en livrer le récit au public. J'avais cependant plusieurs raisons pour refuser, dont certaines sont privées, et ne concernent que moi; mais d'autres le sont moins. Une des considérations qui m'en dissuadait était que, n'ayant pas tenu de journal pendant la plus grande partie du temps où j'étais absent<sup>3</sup>, je craignais d'être incapable de fournir, uniquement de mémoire, un compte-rendu fidèle et minutieux susceptible de pouvoir donner l'*apparence* exacte de cette vérité dont il serait pourtant bien l'expression réelle<sup>4</sup>, à l'exception de l'inévitable et naturelle exagération à laquelle nous sommes tous enclins lorsque nous exposons en détail des événements qui ont exercé une puissante influence sur les facultés de notre imagination. Une autre raison était que les faits à raconter étaient d'une nature si franchement merveilleuse que, mes allégations ne pouvant être étayées par personne (si ce n'est par un seul individu, or il est à moitié indien<sup>5</sup>), je ne pouvais

espérer trouver crédit qu'auprès de ma famille et de ceux parmi mes amis qui, au fil du temps, avaient toujours eu toutes les raisons de prêter foi à mes propos – mais il était fort probable qu'un plus large public regarderait mes allégations comme un impudent et ingénieux mensonge. Mon manque de confiance à l'égard de mes talents d'écrivain fut aussi l'une des principales raisons qui m'empêcha de satisfaire aux suggestions de mes conseillers.

Parmi ces gentlemen de Virginie qui témoignaient d'un si grand intérêt pour mes déclarations, et plus particulièrement pour la partie concernant l'océan Antarctique, se trouvait M. Poe, récemment éditeur au *Southern Literary Messenger*, un mensuel publié par M. Thomas White dans la ville de Richmond<sup>6</sup>. Il me conseilla vivement, entre autres, de rédiger sur-le-champ un compte-rendu complet de ce que j'avais vu et enduré, et de faire confiance à la sagacité et au bon sens du public – soulignant, non sans raison, que si approximatif que puisse paraître mon livre d'un strict point de vue littéraire, sa maladresse même, dans la mesure où elle serait perceptible, serait la meilleure garantie pour lui d'être perçu comme authentique.

Mais en dépit de cet argument, je ne me décidai pas à suivre son conseil. Voyant que je n'en démordrais pas, il me proposa ensuite de lui permettre de raconter, avec ses propres mots, et à partir des indications que je lui fournirais, le récit de la première partie de mes aventures, et de le publier *sous le couvert de la fiction* dans le *Southern Messenger*. Ne voyant pas d'objection à cela, j'y consentis, spécifiant seulement que mon nom véritable devait être conservé. Deux parties de la prétendue fiction furent donc publiées dans le *Messenger* en janvier et février (1837) et, pour bien signifier qu'il s'agissait d'une fiction, le nom de M. Poe fut associé aux articles dans la table des matières du magazine<sup>7</sup>.

La façon dont ce stratagème fut perçu me poussa à rassembler avec régularité une compilation complète des aventures en question, et à les publier; car je me rendis compte qu'en dépit de l'apparence de fable qui avait si ingénieusement

recouvert la partie de mon récit publiée dans le *Messenger* (sans toutefois en altérer ni fausser le moindre fait), le public n'était absolument pas disposé à l'accepter en tant que fable, et de nombreuses lettres furent adressées à M. P. qui exprimèrent clairement la conviction inverse. Dès lors j'en conclus que les faits rapportés dans mon récit seraient d'une nature telle qu'ils porteraient en eux la preuve suffisante de leur authenticité, et que je n'avais donc pas grand-chose à craindre de l'incrédulité populaire.

Ceci étant exposé, on verra tout de suite, dans ce qui suit, ce que je revendique comme étant de ma propre main ; et on comprendra aussi qu'aucun fait n'est dénaturé dans les toutes premières pages écrites par M. Poe. Même pour les lecteurs qui n'ont pas vu les numéros du *Messenger*, il ne sera pas nécessaire d'indiquer où s'achève sa partie et où la mienne commence ; la différence de style sera aisément perçue<sup>8</sup>.

A.G. PYM  
New York, juillet 1838



## CHAPITRE 1

Mon nom est Arthur Gordon Pym<sup>9</sup>. Mon père était un respectable commerçant de fournitures maritimes à Nantucket, où je suis né. Mon grand-père maternel était un avocat réputé. Il était chanceux en tout, et avait spéculé avec succès sur les fonds de l'Edgartown New Bank – ainsi qu'on l'appelait jadis<sup>10</sup>. Il avait ainsi amassé une fortune assez conséquente. Il avait plus d'affection pour moi, je crois, que pour n'importe qui d'autre au monde, et je m'attendais à hériter de la plus grande partie de ses biens à sa mort<sup>11</sup>. À l'âge de six ans, il m'envoya à l'école du vieux M. Ricketts, un gentleman manchot aux manières excentriques – bien connu de presque toute personne ayant visité Nantucket. Je restai dans son école jusqu'à l'âge de seize ans, après quoi je la quittai pour rejoindre l'académie de M. E. Ronald, située sur la colline<sup>12</sup>. Là, je me liai d'amitié avec le fils de M. Barnard, un capitaine de navires qui la plupart du temps naviguait pour la maison Lloyd et Vredenburg – M. Barnard est aussi très connu à New Bedford, et dispose, j'en suis certain, de nombreuses relations à Edgartown. Son fils, qui s'appelait Auguste<sup>13</sup>, avait presque deux ans de plus que moi. Il avait participé avec son père à une expédition sur le baleinier *John Donaldson*, et me parlait toujours de ses aventures dans le Pacifique Sud<sup>14</sup>. Je me rendais fréquemment chez lui et y restais toute la journée, parfois

même la nuit. Nous dormions dans le même lit, et il prenait soin de me garder éveillé pratiquement jusqu'au petit matin en me racontant des histoires d'indigènes de l'île de Tinian<sup>15</sup> et d'autres endroits qu'il avait visités lors de ses voyages. Si bien que je ne pouvais m'empêcher de trouver un grand intérêt à tout ce qu'il me disait, et que je finis par éprouver peu à peu le désir irréprouvable de voyager sur les mers. Je possédais un voilier nommé *l'Ariel*<sup>16</sup>, qui valait bien soixante-quinze dollars. Il possédait un entrepont avec une petite cabine, et était gréé à la manière d'un sloop – j'ai oublié son tonnage, mais il pouvait contenir dix personnes sans qu'elles soient trop entassées. Nous avions l'habitude de faire dans ce navire les équipées les plus folles qui soient; et lorsque j'y repense aujourd'hui, il me semble tout à fait incroyable d'être encore en vie.

Je vais raconter ici une de ces aventures, en guise d'introduction à un récit plus long et plus mémorable. Un soir, il y avait eu une réception chez M. Barnard, et, vers la fin de la soirée, Auguste et moi étions fin souls. En règle générale, dans de telles circonstances, je partageais son lit plutôt que de rentrer à la maison<sup>17</sup>. Il s'endormit, me sembla-t-il, très tranquillement (la soirée s'était terminée aux alentours d'une heure du matin), sans dire un mot sur son sujet favori. Une demi-heure avait dû s'écouler depuis que nous nous étions mis au lit; je commençais juste à m'endormir lorsque soudain il se dressa et jura, en des termes plutôt grossiers, que jamais il ne s'endormirait, fût-ce pour tous les Arthur Pym de la Chrétienté, alors que soufflait une si magnifique brise du sud-ouest. Jamais de ma vie je n'avais été si étonné: je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, et supposais que le vin et toutes les liqueurs qu'il avait absorbées lui avaient complètement tourné la tête. Il se mit cependant à parler très calmement, me disant qu'il savait bien que je pensais qu'il était soulé, mais qu'il n'avait jamais été aussi lucide de toute sa vie. Il était juste contrarié, ajouta-t-il, de devoir rester au lit comme un chien pendant une si belle nuit, et était décidé à se lever, s'habiller et sortir faire une petite virée en bateau. Je ne saurais dire ce qui se passa en moi, mais à peine ces mots avaient-ils franchi ses lèvres que

je frissonnai d'excitation et de plaisir, estimant que sa folle idée était l'une des choses les plus séduisantes et les plus raisonnables du monde. La brise en question était presque une tempête, et il faisait très froid – c'était la fin du mois d'octobre. Je jaillis néanmoins du lit, comme exalté, et lui dis que j'étais aussi courageux que lui, aussi las que lui de devoir rester au lit comme un chien, et aussi prêt pour toutes les virées et parties de plaisir que tous les Auguste Barnard de Nantucket.

Nous enfilâmes rapidement nos vêtements et nous précipitâmes au bateau. Il était amarré au vieux quai délabré près du chantier de Pankey & Co, son bordage battant fortement contre les rondins rugueux. Auguste y grimpa, et l'écopa, car il était presque à moitié rempli d'eau. Une fois ce travail accompli, nous hissâmes le foc et la grand-voile, prîmes le cap et nous élançâmes hardiment vers le large.

Comme je l'ai dit, le vent soufflait fraîchement du sud-ouest. La nuit était très claire, et froide. Auguste avait pris la barre, et je m'étais installé près du mât, sur le pont de la cabine. Nous filions à grande vitesse – aucun de nous n'ayant prononcé le moindre mot depuis que nous avions détaché le canot du quai. Je demandai à mon compagnon quel itinéraire il comptait suivre, et à quelle heure il estimait que nous serions de retour. Il siffla pendant quelques minutes, puis dit avec irritation : « *Moi*, je vais en mer – *toi*, tu peux rentrer si tu le juges nécessaire. » Tournant mon regard vers lui, je perçus immédiatement qu'en dépit de sa nonchalance affichée, il était intérieurement très agité. Je pouvais le voir distinctement à la lumière de la lune – son visage était plus pâle que le marbre, et sa main tremblait si fort qu'il pouvait à peine tenir la barre. Quelque chose n'allait pas : je commençai à m'alarmer sérieusement. À cette époque je ne connaissais pas grand-chose au maniement des navires, et je dépendais donc entièrement de l'habileté nautique de mon ami. Le vent avait aussi considérablement forcé tandis que nous nous éloignions rapidement de l'abri des côtes – mais j'avais honte de manifester la moindre inquiétude, et pendant presque une demi-heure je me renfermai dans un silence résolu. Cependant, n'y tenant plus, je parlai à Auguste

de l'opportunité de faire demi-tour. Comme précédemment, il se passa presque une minute avant qu'il ne réponde, ou qu'il ne paraisse même remarquer ma suggestion. «Bientôt, dit-il finalement... on a le temps... à la maison bientôt.» J'attendais une telle réponse, mais il y avait dans ses mots une intonation qui m'emplit d'une indescriptible frayeur. Je le regardai à nouveau avec attention. Ses lèvres étaient absolument livides, et ses genoux tremblaient si violemment qu'il semblait à peine capable de tenir debout. «Nom de Dieu, Auguste! criai-je, à présent au comble de la frayeur, qu'est-ce qui t'arrive? Qu'est-ce qui se passe? Que vas-tu faire?» «Se passe?» bégaya-t-il, apparemment très surpris, lâchant la barre et tombant en avant au fond du bateau – «Se passe? – Mais rien... ne se passe... on rentre... à la maison... t... t... tu ne vois pas?» La vérité me frappa alors de plein fouet. Je me précipitai vers lui et le redressai. Il était soûl – abominablement soûl: il ne pouvait plus se tenir debout, ni parler, ni voir. Ses yeux étaient totalement vitreux; et comme, désespéré, je le lâchai, il s'en alla rouler comme une bûche au fond de la cale d'où je l'avais tiré. Il était clair que lors de la soirée, il avait bu beaucoup plus que je n'avais imaginé, et que sa conduite une fois dans le lit avait été la conséquence de son ivresse extrême – un état qui, comme la folie, permet fréquemment à ses victimes de mimer l'attitude de quelqu'un en pleine possession de ses moyens. La fraîcheur de l'air nocturne, cependant, avait produit son effet habituel – l'énergie mentale avait commencé à faiblir sous son influence, et la perception confuse qu'il avait probablement eue de sa périlleuse situation avait eu pour effet de hâter la catastrophe. À présent il était totalement insensible, et il n'y avait aucune chance pour qu'il en allât autrement pendant encore plusieurs heures.

Il est difficile d'imaginer l'étendue de ma terreur. Les vapeurs du vin s'étaient évaporées, me laissant à la fois irrésolu et craintif. Je savais que j'étais totalement incapable de manœuvrer le navire, et qu'un vent violent doublé d'un fort reflux nous précipitaient vers la destruction. Il était évident qu'une tempête se formait derrière nous; nous n'avions ni

boussole ni provisions, et il était clair que, si nous tenions notre route de la sorte, nous serions hors de vue des côtes avant l'aube. Ces pensées, ainsi que d'autres tout aussi terrifiantes, me traversaient l'esprit avec une rapidité déconcertante, et me paralysaient par moments au point de ne pouvoir accomplir le moindre effort. Le navire avançait sur l'eau à une terrible vitesse, plein vent, sans que nous ayons pris de ris<sup>18</sup> dans le foc ni la grand-voile, son étrave plongeant complètement sous l'écume. Ce fut un véritable miracle que nous n'ayons pas broché<sup>19</sup>, Auguste ayant lâché la barre, comme je l'ai dit, et me trouvant quant à moi trop agité pour penser à m'en emparer. Par chance, néanmoins, le navire demeura stable, et je parvins à recouvrer peu à peu mes esprits. Le vent continuait à forcer terriblement, et dès que nous nous élevions après avoir plongé vers l'avant, les vagues s'abattaient violemment sur la voûte arrière<sup>20</sup> et nous inondaient. Il y a aussi que mes membres étaient si engourdis que je n'avais presque pas conscience de mes sensations. Finalement je rassemblai mes forces avec la résolution du désespoir et, me précipitant sur la grand-voile, je larguai tout. Comme c'était prévisible, elle fila par-dessus l'étrave et, emportée par l'eau, elle fit passer le mât par-dessus bord avec elle. Ce fut cela qui me sauva d'une fin instantanée. Avec le foc uniquement, je pouvais filer sous le vent, et même si d'énormes paquets de mer s'abattaient parfois sur la voûte arrière, j'étais délivré de la terreur d'une mort immédiate. Je pris le gouvernail, et respirai plus librement, voyant maintenant qu'il nous restait une chance de salut. Auguste était toujours allongé inconscient au fond du bateau; et comme il était en danger imminent d'être noyé (l'eau s'élevait à une trentaine de centimètres à l'endroit où il était tombé), je m'efforçai de le redresser un peu, et le maintins en position assise en lui passant autour de la taille une corde que j'attachai à un anneau du pont de la cabine. Ayant ainsi arrangé toutes choses du mieux que je pouvais, vu mon état d'agitation et glacé comme je l'étais, je me recommandai à Dieu, et me préparai à supporter ce qui pourrait survenir avec tout le courage dont j'étais capable.

À peine venais-je de prendre cette résolution que soudain un cri long et profond, un hurlement qui semblait provenir des gorges de milliers de démons, parut envahir l'atmosphère, tout autour et au-dessus du bateau<sup>21</sup>. Jamais de ma vie je n'oublierai l'extrême terreur que j'éprouvai à ce moment-là. Mes cheveux se dressèrent sur mon crâne ; je sentis le sang se congeler dans mes veines ; mon cœur cessa complètement de battre, et sans même avoir pu lever une seule fois les yeux pour identifier l'origine de mon effroi, je tombai tête la première, inanimé, sur le corps de mon compagnon.

Je revins à moi dans la cabine d'un grand baleinier (le *Penguin*<sup>22</sup>) à destination de Nantucket. Plusieurs personnes étaient penchées sur moi, et Auguste, plus pâle que la mort, était activement occupé à me frictionner les mains. Lorsqu'il me vit ouvrir les yeux, ses exclamations de gratitude et de joie provoquèrent alternativement rires et larmes chez les rudes individus qui nous entouraient. Le mystère de notre maintien en vie nous fut vite expliqué. Nous avons été percutés par le baleinier, qui naviguait au près serré<sup>23</sup>, vent debout vers Nantucket avec toutes les voiles qu'il pouvait se permettre, et se dirigeant sur nous presque à angle droit. Plusieurs hommes étaient de vigie à l'avant, mais ils n'avaient pas repéré notre bateau avant qu'il fût impossible d'éviter la collision – c'étaient leurs cris d'alarme au moment où ils nous avaient vus qui m'avaient effrayé. L'énorme navire, me dit-on, nous était passé dessus avec autant de facilité que notre petit voilier serait passé sur une plume, et sans que leur avancée en fût le moins du monde perturbée. Aucun cri ne s'était élevé du pont du navire-victime : il n'y avait eu qu'un léger bruit, comme un grattement, qu'on avait entendu se mêler au rugissement du vent et des eaux au moment où la frêle embarcation, alors engloutie, était venue se frotter le long de la quille de son bourreau – mais ce fut tout. Pensant que notre bateau (dont on se souvient qu'il avait été démâté) n'était qu'une épave à la dérive, le capitaine (capitaine E. T. V. Block, de New London) était d'avis de poursuivre sa route sans s'en soucier davantage. Par chance, deux des hommes de vigie affirmèrent avoir vu

quelqu'un à la barre, et estimèrent possible de pouvoir le sauver. Une discussion s'ensuivit, au cours de laquelle Block se mit en colère et dit au bout d'un moment que « ce n'était pas son métier de faire continuellement attention aux coques de noix, que le navire ne changerait pas sa route pour de telles bêtises, et que s'il y avait un homme englouti là-dessous, c'était uniquement par sa faute, qu'il pouvait bien se noyer et aller au diable » – ou quelque chose d'approchant. Henderson, le second, prit alors la parole, justement indigné, comme tout l'équipage, par un discours manifestant une si vile et horrible absence de cœur. Il parla clairement, se sentant soutenu par les hommes, dit au capitaine qu'il le considérait comme un sujet digne de la potence, et qu'il désobéirait à ses ordres même s'il devait être pendu à l'instant même où il poserait pied à terre. Il se dirigea à grandes enjambées vers l'arrière, bousculant Block au passage (qui pâlit fortement et ne répondit rien), et saisit le gouvernail en criant d'une voix ferme : « La barre sous le vent ! » Les hommes se précipitèrent à leurs postes, et le navire vira de bord adroitement. Tout ceci s'était déroulé en cinq minutes environ, et il semblait difficilement possible à présent de pouvoir sauver qui que ce fût à bord du bateau. Cependant, ainsi que le lecteur l'a vu, Auguste et moi avons été l'un et l'autre secourus ; et notre salut semble avoir été le résultat de deux faits relevant de cette chance presque unimaginable que les sages et les pieux attribuent à une intervention spéciale de la Providence.

Pendant que le navire était en train de virer de bord, le second fit descendre le petit canot et y sauta avec, je crois bien, les deux hommes qui avaient dit m'avoir vu à la barre. Ils venaient juste de quitter le côté sous le vent (où la lune brillait toujours autant) lorsque le navire eut un long et puissant mouvement de roulis du côté du vent. Henderson, au même moment, se leva de son siège et cria à ses hommes d'aller *contre les vagues*. Il ne disait rien d'autre – répétant avec impatience son cri : « Contre les vagues ! Contre les vagues ! » Les hommes s'y employaient aussi rapidement que possible, mais pendant ce temps le navire avait tourné, et allait droit devant, bien

que chacun à bord fit de grands efforts pour affaler les voiles. En dépit du danger que cela représentait, le second s'agrippa aux porte-haubans dès qu'ils furent à sa portée. Une nouvelle puissante embardée fit jaillir hors de l'eau le côté tribord du navire, presque jusqu'à la quille, et c'est alors que la cause de son inquiétude devint à tous évidente. Le corps d'un homme était attaché de la plus étrange manière à la carène brillante et polie (le *Penguin* était recouvert et chevillé de cuivre) et battait violemment contre elle à chaque mouvement du navire. Après plusieurs inefficaces tentatives, effectuées pendant les embardées du navire, et au risque d'inonder et submerger le canot, je fus enfin libéré de ma périlleuse posture et amené à bord – car le corps en question était le mien. Il semble qu'une des chevilles de bois, qui était en saillie après s'être frayé un passage à travers le cuivre, avait stoppé mon avancée au moment où je passai sous le navire, et m'avait, de manière tout à fait extraordinaire, retenu contre la carène. La tête de la cheville avait percé le col de la veste de flanelle verte que je portais, ainsi que l'arrière de mon cou, ressortant après être passée entre deux tendons, juste sous l'oreille droite. Je fus immédiatement mis au lit – bien que la vie semblât m'avoir totalement abandonné<sup>24</sup>. Il n'y avait pas de chirurgien à bord. Le capitaine, cependant, me traita avec grand soin – pour se racheter aux yeux de son équipage, je suppose, de son odieux comportement dans la partie précédente de l'histoire.

Pendant ce temps, Henderson s'était à nouveau écarté du navire, bien que le vent soufflât à présent presque en ouragan. Il ne lui avait fallu que quelques minutes pour tomber sur des débris de notre bateau; peu de temps après, l'un des hommes qui l'accompagnaient avait assuré avoir entendu par intermittence un appel à l'aide au milieu du mugissement de la tempête. Cela incita les courageux matelots à poursuivre leur recherche pendant plus d'une demi-heure, malgré les nombreux signaux du capitaine Block leur enjoignant de revenir, et bien que chaque minute passée sur les eaux dans une si frêle embarcation représentât pour eux un danger imminent et mortel. Il est presque impossible, en effet, de concevoir

comment leur petit canot ait pu un seul instant échapper à la destruction. Il était cependant adapté à la pêche à la baleine, et avait été équipé, comme j'ai pu le vérifier par la suite, de chambres à air, à la façon des canots de sauvetage qu'on utilise sur la côte du pays de Galles.

Après avoir cherché en vain pendant toute la durée indiquée plus haut, les marins décidèrent de retourner au navire. À peine avaient-ils pris cette résolution qu'un faible cri se fit entendre, provenant d'un objet sombre qui passait en flottant à grande allure près d'eux. Ils le poursuivirent et le rattrapèrent bientôt. Il s'avéra qu'il s'agissait du pont et de la cabine de l'*Ariel*. Auguste s'y débattait à proximité, presque agonisant. Lorsqu'on le saisit, on découvrit qu'il était attaché par une corde à la partie flottante. On se souvient qu'il s'agissait de la corde que je lui avais moi-même attachée autour de la taille et fixée à un anneau dans le but qu'il se tint droit – et c'est ainsi, semble-t-il, qu'il put avoir la vie sauve. La structure de l'*Ariel* était légère, et lorsqu'il avait coulé sa charpente s'était brisée; le pont de la cabine, comme c'était dès lors prévisible, avait été soulevé et détaché de sa membrure par la force de l'eau qui s'était alors précipitée, et s'était mis à flotter (sans doute avec d'autres débris) à la surface des eaux – et Auguste flottait avec, échappant ainsi à une mort affreuse.

Ce fut plus d'une heure après avoir été transporté à bord du *Penguin* qu'il parvint à donner un signe de vie, et à comprendre la nature de l'accident qui était survenu. Peu à peu il se réveilla tout à fait et parla abondamment de ses sensations tandis qu'il était dans l'eau. Lorsqu'il avait commencé à reprendre conscience, il avait découvert qu'il se trouvait au-dessous de la surface, tournant sur lui-même avec une incroyable rapidité, une corde serrée et enroulée deux ou trois fois autour du cou. Un instant plus tard il sentit qu'il remontait rapidement, mais sa tête heurta violemment quelque chose de dur, et il perdit à nouveau conscience. Lorsqu'il retrouva à nouveau ses esprits, il était davantage maître de sa raison – laquelle cependant demeurait considérablement embrumée et confuse. Il comprenait bien à présent qu'un accident était survenu, et qu'il se

trouvait plongé dans l'eau, bien que sa bouche fût au-dessus de la surface et qu'il pût respirer à peu près librement. Sans doute qu'à ce moment-là le pont dérivait à vive allure sous le vent et l'entraînait avec lui, qui flottait sur le dos. Bien sûr, tant qu'il pouvait conserver cette position, il lui était presque impossible de se noyer. C'est alors qu'une forte vague l'avait jeté directement en travers du pont. Il s'était efforcé de s'y maintenir, criant à l'aide par intermittence. Juste avant d'être découvert par M. Henderson, l'épuisement l'avait forcé à lâcher prise et, retombant à l'eau, il s'était cru perdu. Pendant tout le temps où il s'était débattu il n'avait eu aucun souvenir de l'*Ariel*, ni de ce qui avait été à la source du désastre. Un vague sentiment de terreur et de désespoir avait entièrement pris possession de toutes ses facultés. Lorsqu'enfin il fut secouru, toute forme de volonté l'avait abandonné. Et, comme je l'ai dit plus haut, il lui fallut presque une heure, après qu'il fut transporté à bord du *Penguin*, pour reprendre complètement ses esprits. Quant à moi, je fus réanimé d'un état très voisin de la mort (ceci après qu'on eut tenté en vain tous les moyens possibles pendant trois heures et demie) par de vigoureuses frictions de gants de toilette trempés dans l'huile chaude – un procédé suggéré par Auguste. La blessure à mon cou, malgré son aspect effroyable, était bénigne, et j'en guéris bien vite.

Le *Penguin* rentra au port vers neuf heures du matin, après avoir subi une des tempêtes les plus sévères qu'on eût jamais vues au large de Nantucket. Auguste et moi nous débrouillâmes pour nous présenter chez M. Barnard à temps pour le petit-déjeuner – qui, par chance, avait un peu de retard en raison de la soirée de la veille. Je suppose que toutes les personnes autour de la table étaient elles-mêmes trop fatiguées pour remarquer notre propre épuisement – lequel bien entendu n'aurait pas échappé à un examen attentif. Les collégiens, cela dit, sont capables d'accomplir des prouesses en matière de dissimulation, et je crois fermement qu'aucun de nos amis à Nantucket n'imagina une seule seconde que la terrible histoire que racontaient en ville quelques marins, selon laquelle ils avaient coulé un navire en mer et noyé trente ou quarante pauvres

diabls, pût avoir le moindre rapport avec l'*Ariel*, mon compagnon ou moi-même. Depuis lors nous avons très souvent évoqué ensemble cette aventure – mais jamais sans frissonner. Dans une de nos conversations, Auguste m'avoua franchement que de toute sa vie il n'avait jamais ressenti une si insoutenable sensation d'effroi qu'au moment où, à bord de notre petit bateau, il avait soudain découvert l'étendue de son ivresse, et senti qu'il sombrait sous son influence<sup>25</sup>.



## CHAPITRE 2

Lorsqu'il s'agit de se déterminer dans un sens ou dans l'autre, on ne peut jamais tirer de conclusions en toute certitude, même à partir des données les plus simples. On pourrait penser qu'une catastrophe comme celle que je viens de raconter aurait efficacement refroidi ma passion naissante pour la mer. Au contraire, je n'ai jamais éprouvé un si ardent désir de partager les folles aventures de la vie des marins que dans la semaine qui a suivi notre sauvetage miraculeux. Cette courte période avait amplement suffi pour effacer de ma mémoire les points les plus sombres, et pour amener en pleine lumière les plus agréablement colorés – tout l'aspect pittoresque de notre périlleux accident. Mes conversations avec Auguste étaient chaque jour plus fréquentes et plus passionnantes. Il avait une manière de raconter ses histoires en mer (dont je soupçonne que plus de la moitié étaient de pures inventions) qui correspondait parfaitement au côté enthousiaste de mon tempérament, ainsi qu'à mon imagination quelque peu mélancolique, mais passionnée. Ce qui est étrange aussi, c'est qu'il renforçait mes sentiments en faveur de la vie des marins alors même qu'il me dépeignait les plus terribles périodes de souffrance et de désespoir qu'il avait traversées. Je n'éprouvais qu'une sympathie des plus limitée pour l'aspect brillant du tableau qu'il en faisait. Mes visions étaient celles de naufrages

et de famine, de mort ou de captivité chez les tribus barbares, d'une vie tout entière marquée par le chagrin et les larmes, sur quelque rocher gris et désolé, au cœur d'un océan inaccessible et inconnu<sup>26</sup>. De telles visions, ou de tels désirs – car elles s'élevaient jusqu'au désir –, sont assez communes, m'a-t-on dit ensuite, dans la catégorie fort bien représentée des hommes mélancoliques – et je les considérais, à l'époque dont je parle, comme les aperçus prophétiques d'une destinée à laquelle je me sentais, en quelque sorte, voué. Auguste correspondait parfaitement à mon état d'esprit. Il est probable, en fait, que notre étroite intimité avait eu pour résultat un échange partiel de nos caractères<sup>27</sup>.

Dix-huit mois environ après le désastre de l'*Ariel*, la société Lloyd et Vredenburg (une maison liée d'une certaine manière, je crois, à *messieurs*\* Enderby, de Liverpool<sup>28</sup>) fut chargée de réparer et d'équiper le brick *Grampus*<sup>29</sup> pour une chasse à la baleine. C'était un vieux rafiot à peine capable de prendre la mer en dépit de tous les aménagements qu'on avait pu y apporter. Je ne sais pas vraiment pourquoi on l'avait choisi de préférence à d'autres bons navires appartenant aux mêmes propriétaires – mais c'était ainsi. M. Barnard fut chargé d'en prendre le commandement, et Auguste devait l'accompagner. Pendant qu'on préparait le navire, il insistait souvent auprès de moi sur l'occasion qui m'était ainsi offerte de pouvoir assouvir mes désirs de voyages. Je n'étais certes pas sourd à ses propositions, mais l'affaire semblait difficile à arranger. Mon père ne s'y opposait pas directement; mais ma mère piqua une crise de nerfs à la simple mention du projet; et, en plus de cela, mon grand-père, sur qui je comptais beaucoup, jura de me déshériter si j'abordais une fois encore le sujet avec lui. Cependant, ces difficultés, loin de diminuer mon désir, ne firent que l'attiser: je décidai de partir à tout prix. Dès que je fis savoir mon intention à Auguste, nous commençâmes à élaborer un plan pour mettre le projet à exécution. Pendant

\* Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

ce temps-là je m'abstins de parler du voyage à ma famille et, comme je me consacrais avec ostentation à mes études habituelles, on supposa que j'en avais abandonné l'idée. Depuis, j'ai souvent repensé à ma conduite en cette occasion avec autant de déplaisir que d'étonnement. L'intense hypocrisie dont je faisais preuve afin de mener à bien mon projet – une hypocrisie qui imprégna pendant tout ce temps chacun de mes mots et chacune de mes actions – ne pouvait trouver grâce à mes propres yeux qu'en raison de la puissante ardeur avec laquelle j'attendais l'accomplissement de ces rêves de voyages que je caressais depuis si longtemps.

Dans le cadre de cette stratégie de tromperie, je devais nécessairement abandonner l'essentiel de la gestion des opérations à Auguste, qui était employé la plus grande partie de la journée à bord du *Grampus*, s'occupant de divers arrangements pour son père dans la cabine et dans la soute. La nuit, cependant, nous faisons toujours en sorte de nous retrouver et de parler de nos espoirs respectifs. Après presque un mois passé de la sorte, sans avoir pu trouver jusqu'alors un plan susceptible de réussir, il me dit enfin qu'il avait pu tout préparer. J'avais un parent qui vivait à New Bedford, un nommé M. Ross, chez qui j'avais l'habitude d'aller passer parfois deux ou trois semaines. Le brick devait prendre la mer vers la mi-juin (1827)<sup>30</sup>, et il fut convenu qu'un jour ou deux avant, mon père recevrait comme d'habitude une lettre de M. Ross lui demandant de m'envoyer passer chez lui une quinzaine de jours avec Robert et Emmet (ses fils)<sup>31</sup>. Auguste se chargea de rédiger la lettre et de la faire parvenir. Une fois parti, comme supposément prévu, à New Bedford, je devais rejoindre mon compagnon, qui m'aurait ménagé une cachette à bord du *Grampus*. Cette cachette, m'assura-t-il, serait rendue assez confortable pour pouvoir y passer plusieurs jours, durant lesquels je ne devais pas me montrer. Lorsque le brick aurait parcouru suffisamment de chemin pour qu'il fût impossible d'envisager un demi-tour, je pourrais alors, dit-il, être formellement installé dans tout le confort d'une cabine; quant à son père, il se contenterait de rire de bon cœur à la plaisanterie.

Nous croiserions ensuite bien assez de navires grâce auxquels je pourrais faire parvenir une lettre expliquant mon aventure à mes parents<sup>32</sup>.

Le milieu du mois de juin arriva enfin, et tout avait bien été préparé. La lettre avait été écrite et envoyée et, un lundi matin, je quittai la maison pour embarquer vers New Bedford, comme j'étais censé le faire. Mais je rejoignis directement Auguste, qui m'attendait au coin de la rue. Notre plan initial était que je ne devais pas me montrer avant la nuit, où je me glisserais à bord du brick; mais comme nous avions pour nous un épais brouillard, il fut convenu de ne pas perdre de temps à me cacher. Auguste ouvrit le chemin jusqu'au quai, et je le suivis à peu de distance, emmitouflé dans l'épais manteau de marin qu'il avait amené avec lui afin qu'il fût difficile de m'identifier. Au moment où nous venions de passer le deuxième coin de rue, juste après le puits de M. Edmund, qui donc apparut, se dressant devant moi et me regardant droit dans les yeux? Le vieux M. Peterson lui-même: mon grand-père. «Quoi? Ça alors, Gordon, dit-il, mais, mais – à qui donc appartient le manteau crasseux que tu portes?» «Monsieur! répondis-je, adoptant autant que je le pouvais, vu les circonstances, un air de surprise offensée, et parlant sur le ton le plus rude qu'on pût imaginer – M'sieur! Vous vous gourez complètement – mon nom, d'abord, c'est pas du tout Goddon, et j'avais vous apprendre, 'spèce de clochard, à traiter mon pad'ssus tout neuf de machin crasseux!» Franchement, j'eus du mal à ne pas hurler de rire en voyant l'étrange façon dont le vieux gentleman encaissa cette belle réprimande. Il recula de deux ou trois pas, devint d'abord tout pâle, puis excessivement rouge, ôta ses lunettes, puis les remit, et se rua vers moi en levant son parapluie. Mais il s'arrêta d'un coup, comme frappé soudain par un souvenir, fit demi-tour et s'en alla en boitillant le long de la rue, tremblant de rage et murmurant entre ses dents: «Ça ne va pas – nouvelles lunettes – croyais que c'était Gordon – maudit bon à rien de Long Tom à la noix.<sup>33</sup>»

Après nous en être ainsi sortis de justesse, nous continuâmes plus prudemment, et arrivâmes sans encombre à notre

destination. Il n'y avait qu'un ou deux hommes à bord, et ils étaient occupés à je ne sais quoi au niveau des hiloires<sup>34</sup> du gaillard d'avant. Nous savions que le capitaine Barnard était occupé chez Lloyd et Vredenburgh, et qu'il y resterait jusque tard dans la soirée, si bien que nous ne craignons rien de ce côté-là. Auguste monta le premier par un des côtés du navire, et je le suivis un moment après, sans être remarqué des hommes qui travaillaient. Nous entrâmes tout de suite dans la chambre, où il n'y avait personne. Elle était même confortablement aménagée – chose pour le moins inhabituelle sur un navire baleinier. Elle comprenait quatre excellentes cabines d'officiers, avec des couchages larges et pratiques. Je remarquai aussi un grand four, ainsi qu'un épais tapis de grande valeur, qui recouvrait le plancher de la chambre et des cabines. Le plafond s'élevait à plus de deux mètres ; bref, tout paraissait plus spacieux et agréable que je l'avais escompté. Auguste, cependant, ne me laissa guère de temps pour l'observation, insistant sur la nécessité de me cacher le plus vite possible. Il me conduisit dans sa propre cabine, qui était sur le côté tribord, près des cloisons. Une fois entré, il ferma la porte et la verrouilla. Il me sembla n'avoir jamais vu une aussi jolie petite pièce que celle dans laquelle je me trouvais à présent. Elle mesurait environ trois mètres de long, et n'avait qu'une couchette – laquelle, comme je l'ai dit, était large et pratique. La partie du rangement la plus proche des cloisons ménageait un espace d'un peu plus d'un mètre carré comprenant une table, une chaise et quelques étagères remplies de livres, pour l'essentiel des livres de voyages et d'explorations<sup>35</sup>. Il y avait, dans la cabine, plusieurs autres éléments de confort, parmi lesquels je ne dois pas oublier une sorte de garde-manger, ou de réfrigérateur, dans lequel Auguste me montra plusieurs échantillons de gourmandises, aussi bien à boire qu'à manger.

Il pressa ensuite avec ses doigts sur un point précis du tapis dans un coin de l'espace dont je viens de parler, m'indiquant qu'une partie du plancher, d'environ un décimètre carré, avait été minutieusement découpée puis réajustée. Comme il appuyait, cette portion se souleva suffisamment d'un côté pour

permettre à son doigt de se glisser par-dessous. Il agrandit ainsi l'ouverture de la trappe (à laquelle le tapis restait fixé par des clous), et je découvris qu'elle menait à la soute arrière. Ensuite il alluma une petite bougie grâce à une allumette de phosphore et, plaçant la lumière dans une lanterne sourde, descendit dans l'ouverture en la tenant et me priant de le suivre<sup>36</sup>. Ce que je fis, après quoi il ramena la trappe sur le trou à l'aide d'un clou fixé sur la face intérieure – le tapis reprenant bien entendu sa position initiale sur le plancher de la cabine, et toute trace d'ouverture se trouvant ainsi dissimulée.

La bougie émettait une si faible lueur que j'éprouvais beaucoup de difficultés à avancer à tâtons à travers l'amas confus de planches et de poutres au milieu desquelles je me trouvais à présent. Mais mes yeux s'habitèrent peu à peu à l'obscurité, et je progressai avec plus de facilité, bien accroché aux pans du manteau de mon ami. Finalement, après que nous eûmes rampé et serpenté à travers d'innombrables passages étroits, il me conduisit près d'une caisse cerclée de fer, comme on en utilise parfois pour transporter les faïences fines. Elle était haute d'un mètre environ et longue de deux, mais très étroite. Deux grosses barriques d'huile vides étaient posées dessus, et encore par-dessus, une grande quantité de nattes de paille, empilées jusqu'au plafond de la cabine. Tout autour et dans toutes les directions était calé aussi fermement que possible, parfois jusqu'au plafond, un chaos complet de presque tous les exemples possibles de mobilier marin, ainsi qu'un mélange hétérogène de cageots, paniers, barriques et ballots, si bien qu'il me parut absolument miraculeux que nous ayons pu nous frayer le moindre passage jusqu'à la caisse. Je découvris ensuite qu'Auguste avait aménagé à dessein le stockage de cette cale dans le but de me permettre d'y demeurer totalement caché. Il n'avait eu besoin pour cela que d'un seul assistant, un homme qui n'embarquait pas sur le brick.

Mon compagnon me montra ensuite qu'une des parois à l'extrémité de la caisse pouvait être retirée à volonté. Il la fit glisser de côté, et me présenta l'intérieur, qui m'amusa beaucoup. Un matelas provenant d'une des couchettes de

cabine en occupait le fond, et elle contenait presque tous les objets de premier confort qui pouvaient être entassés dans un si petit espace, me ménageant, en outre, suffisamment de place pour que je puisse m'y installer, soit assis, soit allongé de tout mon long. Entre autres choses il y avait quelques livres, une plume, de l'encre et du papier, une grande cruche pleine d'eau, trois ou quatre grosses saucisses de Bologne, un énorme jambon, un gigot froid de mouton, et une demi-douzaine de bouteilles d'alcools et de liqueurs. Je pris tout de suite possession de mon petit appartement, avec un sentiment de satisfaction plus intense, j'en suis certain, que n'importe quel monarque entrant dans un nouveau palais. Auguste me montra alors le moyen de maintenir fermé le côté mobile de la caisse puis, tenant la bougie tout près du pont, me désigna un bout de fine corde noire qui se trouvait au sol. Il m'expliqua qu'elle partait de ma cachette, serpentait au milieu de toutes les poutres de charpente que nous avions traversées, et arrivait à un clou fixé dans le pont, juste au-dessous de la trappe qui menait à sa cabine. Grâce à cette corde je pourrais facilement retrouver mon chemin sans son aide, au cas où je serais forcé de me déplacer à la suite d'un accident imprévu. Sur ce, il repartit, me laissant la lanterne, ainsi qu'une importante provision de bougies et d'allumettes, et me promettant de venir me rendre visite aussi souvent qu'il pourrait le faire sans être remarqué. Nous étions le dix-sept juin.

Je restai (selon mes déductions) trois jours et trois nuits dans ma cachette, sans en sortir du tout, sauf par deux fois pour étirer mes membres en me tenant debout entre deux cageots juste devant l'ouverture. Pendant cette période je n'eus pas de nouvelles d'Auguste. Mais je ne m'en inquiétais pas vraiment, car je savais que le brick devait prendre la mer à tout moment, et qu'au milieu de toute cette agitation il pourrait difficilement trouver une occasion de venir me voir. Enfin j'entendis la trappe s'ouvrir, se refermer, et il m'appela alors à voix basse, me demandant si tout allait bien, et si j'avais besoin de quelque chose. «Non, répondis-je, je suis installé aussi confortablement que possible; quand le brick doit-il prendre

la mer?» «Il appareillera dans moins d'une heure, répondit-il. Je venais ici pour te le faire savoir, et parce que je craignais que tu t'inquiètes de mon absence. Je ne pourrai pas revenir avant un moment – peut-être trois ou quatre jours. Tout se déroule comme prévu. Dès que je serai reparti et que j'aurai fermé la trappe, grimpe en suivant la corde jusqu'à l'endroit où est fixé le clou. Tu y trouveras ma montre – elle pourra t'être utile, vu que tu n'as pas la lumière du jour pour mesurer le temps. Je suppose que tu as du mal à estimer depuis quand tu es enterré ici – trois jours à peine : nous sommes le vingt. J'aurais bien apporté la montre jusqu'à ta caisse, mais je crains qu'on n'ait besoin de moi.» Sur ce, il remonta.

Une heure environ après qu'il fut parti je sentis distinctement le brick se mettre en route, et me félicitai d'avoir enfin commencé d'accomplir un vrai voyage. Satisfait à cette idée, je résolus de garder l'esprit aussi tranquille que possible et d'attendre la suite des événements, jusqu'à ce qu'il me soit possible d'échanger la caisse contre les commodités plus spacieuses, quoique à peine plus confortables, de la cabine. Mon premier souci fut d'aller récupérer la montre. Laissant la bougie se consumer, j'avançai à tâtons dans l'obscurité, suivant la corde à travers d'innombrables tours et détours, au cours desquels je me rendais parfois compte qu'après avoir difficilement progressé sur une longue distance je me retrouvais à quelques dizaines de centimètres à peine d'une position précédente. Finalement j'atteignis le clou et, ayant récupéré l'objet de mon voyage, m'en retournai avec lui en toute sécurité. Je jetai ensuite un œil sur les livres qui m'avaient été si aimablement fournis, et choisis l'expédition de Lewis et Clarke vers l'embouchure du fleuve Columbia<sup>37</sup>. Je m'en amusai un temps, puis, sentant le sommeil m'envahir, j'éteignis soigneusement la lumière et sombrai dans un profond sommeil.

Au réveil, je me sentis étrangement confus, et quelque temps s'écoula avant que je puisse me souvenir de tous les détails de ma situation. Peu à peu, cependant, j'y parvins. Allumant la lumière, je regardai la montre. Mais elle était arrêtée, et je n'avais par conséquent aucun moyen de déterminer combien

de temps j'avais dormi. J'avais des crampes dans tous mes membres, et fus forcé de les soulager en me tenant debout entre les cageots. Je sentis alors en moi une faim presque dévorante et pensai au mouton froid, dont j'avais mangé un morceau avant de dormir, et que j'avais trouvé excellent. Quel fut mon étonnement de constater qu'il était en état de totale putréfaction! Ceci me causa une vive inquiétude: je fis le lien avec le désordre de mon esprit au réveil, et commençai à me dire que j'avais sans doute dormi pendant un temps inhabituellement long. L'atmosphère confinée de la cale y était peut-être pour quelque chose, et pouvait peut-être, au bout du compte, produire les effets les plus néfastes<sup>38</sup>. J'avais un terrible mal de tête, et il me semblait que je ne parvenais à respirer qu'avec difficulté. En bref, j'étais oppressé par une multitude de pénibles sensations. Je ne pouvais cependant me risquer à créer le moindre dérangement en ouvrant la trappe, ou de quelque autre manière que ce fût, si bien que je remontai la montre et tâchai de me satisfaire de mon sort du mieux que je pouvais.

Personne, pendant les fastidieuses vingt-quatre heures qui suivirent, ne vint me soulager, et je ne pus m'empêcher d'accuser Auguste de la plus grossière inattention à mon égard. Ce qui m'inquiétait surtout, c'était qu'il ne restait plus qu'un quart de litre d'eau dans la cruche, et que j'avais terriblement soif, ayant mangé une grande partie des saucisses de Bologne après la perte du mouton. Je devins très anxieux, et ne trouvai plus aucun intérêt à mes livres. J'étais aussi dominé par un puissant désir de sommeil, mais je tremblais à l'idée d'y céder, de crainte que l'air confiné de la cale ne contînt quelque influence pernicieuse, comme celle du charbon en combustion. Pendant ce temps-là le roulement du brick m'indiquait que nous étions loin dans l'océan, et un sourd ronflement, qui semblait provenir de très loin, m'indiquait qu'un vent fort et inhabituel était en train de souffler. J'étais incapable de formuler la moindre explication quant à l'absence d'Auguste. Nous avons certainement parcouru assez de chemin pour que je puisse monter sur le pont. Un accident avait pu lui arriver – mais je ne pouvais en imaginer aucun qui pût expliquer pourquoi

il me laissait aussi longtemps prisonnier, sauf, bien entendu, s'il était mort brutalement ou avait passé par-dessus bord, idée que je ne pouvais supporter. Il était possible que nous ayons été déroutés par des vents de face, et que nous nous trouvions encore non loin de Nantucket. Je dus cependant abandonner cette hypothèse ; car, si tel avait été le cas, le brick aurait dû souvent virer de bord, or j'étais absolument convaincu, vu sa continuelle inclinaison à bâbord, qu'il avait progressé tout le long avec une forte brise de tribord. D'ailleurs, en supposant que nous fussions toujours dans le voisinage de l'île, pourquoi Auguste ne serait-il pas venu me rendre visite pour m'informer de la situation ? Réfléchissant de la sorte sur les inconvénients de ma triste et solitaire condition, je résolus cependant d'attendre vingt-quatre heures de plus, à la suite desquelles, si je ne recevais aucun secours, j'irais par moi-même jusqu'à la trappe, et m'efforcerais soit de m'entretenir avec mon ami, soit d'inspirer au moins quelques bouffées d'air frais par l'ouverture et de ramener des provisions d'eau supplémentaires de sa cabine. Cependant, alors même que j'étais préoccupé par ces pensées, je me sentais sombrer, en dépit de tous mes efforts, dans un état de profond sommeil – plus précisément dans une sorte de torpeur. Mes rêves étaient les plus terribles qu'on puisse imaginer. Toutes les horreurs et les calamités possibles s'abattaient sur moi. Entre autres souffrances, j'étais étouffé à en mourir sous d'énormes oreillers par des démons à l'aspect des plus sinistre et féroce. D'immenses serpents s'enroulaient autour de moi et me fixaient avec ardeur de leurs yeux affreusement brillants. Puis des déserts infinis, parmi les plus désolés et terrifiants qui soient, s'étendaient et grandissaient autour de moi. De gigantesques troncs d'arbres, gris et sans feuilles, se succédaient à l'infini, à perte de vue. Leurs racines plongeaient dans de vastes marécages dont les eaux lugubres s'étaient au loin, noires, calmes, parfaitement horribles. Ces arbres étranges paraissaient dotés d'une vitalité humaine et, agitant en tous sens leurs bras de squelettes, ils imploraient grâce aux eaux silencieuses, avec les accents stridents et vibrants de l'agonie et du désespoir le plus intense.

La scène changea : je me tenais debout, nu et seul<sup>39</sup>, au milieu des immenses plaines de sable brûlant du Sahara. À mes pieds gisait un fier lion des tropiques. Soudain ses yeux féroces s'ouvrirent et tombèrent sur moi. D'un bond irrésistible il se dressa sur ses pattes arrière et découvrit ses horribles dents. Un instant après jaillit de sa gorge rouge un rugissement semblable au tonnerre du firmament, et je tombai violemment au sol. Suffoquant au paroxysme de la terreur, je me sentis enfin partiellement éveillé. Mon rêve, cependant, n'était pas vraiment un rêve. Mais au moins étais-je à présent en pleine possession de mes sens. Les pattes de quelque monstre énorme et véritable appuyaient lourdement sur ma poitrine – j'avais son souffle chaud dans mon oreille – et ses crocs effroyables et blancs brillaient sur moi dans l'obscurité.

Même si j'avais pu sauver mille vies en remuant un seul de mes membres ou en prononçant une seule syllabe, je n'aurais pu ni bouger ni parler. La bête, ou quoi que ce fût, gardait sa position sans tenter la moindre violence immédiate, tandis que je restais allongé sous elle totalement impuissant et, me disais-je, très près de la mort. Je sentais que mes forces physiques et mentales m'abandonnaient rapidement ; en un mot, j'étais en train de mourir – de mourir de pure frayeur. Mon esprit divaguait – j'étais en proie à une nausée mortelle – ma vision diminuait – même les yeux étincelants dardés sur moi s'estompaient. En un dernier et violent effort, je parvins enfin à murmurer une faible prière à Dieu, et me résolus à mourir. Le son de ma voix sembla réveiller la fureur latente de l'animal. Il s'affala précipitamment sur mon corps de tout son long ; mais quelle fut ma surprise lorsque, avec un long et sourd gémissement, il se mit à me lécher énergiquement le visage et les mains, dans la plus extravagante démonstration d'affection et de joie. J'étais stupéfait, totalement abasourdi – mais je ne pouvais pas avoir oublié le gémissement si particulier de Tigre, mon terre-neuve, ni sa manière étrange de me prodiguer ses caresses. C'était lui<sup>40</sup>. Je sentis un soudain afflux de sang dans mes tempes – une sensation puissante et vertigineuse de délivrance et de retour à la vie. Je me levai précipitamment du

matelas où j'étais allongé et, me jetant au cou du fidèle ami qui m'avait suivi jusqu'ici, je me soulageai du fardeau qui avait lourdement pesé sur mon cœur par un torrent de larmes passionnées.

Comme cela avait été le cas précédemment, mes perceptions, une fois que j'eus quitté le matelas, étaient indistinctes, dans un état de totale confusion. Pendant un long moment je fus pratiquement dans l'impossibilité de rassembler mes idées – mais, très progressivement, je parvins à recouvrer ma faculté de penser, et à me rappeler tous les événements qui m'avaient conduit à la situation présente. J'essayai en vain de m'expliquer la présence de Tigre ; mais après m'être perdu en mille conjectures à son sujet, je me bornai à me réjouir de ce qu'il fût à mes côtés pour partager ma triste solitude et me reconforter de ses caresses. La plupart des gens aiment leurs chiens – mais j'avais pour Tigre une affection beaucoup plus ardente que celle qu'on éprouve d'ordinaire ; et il est certain que jamais aucune créature ne la mérita davantage. Pendant sept ans il avait été mon inséparable compagnon, et avait prouvé dans une multitude de circonstances toutes les nobles qualités qui nous font estimer ces animaux. Je l'avais délivré, lorsqu'il n'était qu'un chiot, des griffes d'un méchant petit bonhomme de Nantucket qui le conduisait à l'eau, une corde autour du cou ; et le chien devenu grand avait payé sa dette, trois ans plus tard, en me sauvant du gourdin d'un voleur à la tire.

Je pris alors la montre et me rendis compte, en la collant à mon oreille, qu'elle s'était à nouveau arrêtée ; mais je n'en fus aucunement surpris car j'étais convaincu, vu l'état particulier de mes sens, que, comme la première fois, j'avais dormi très longtemps. Combien de temps, c'était évidemment impossible à dire. Je brûlais de fièvre, et ma soif était presque intolérable. Je cherchai à tâtons à l'intérieur de la caisse la petite quantité d'eau qu'il me restait, car je n'avais plus de lumière, la bougie s'étant entièrement consumée, et la boîte d'allumettes n'était pas immédiatement à portée de main. Je trouvai néanmoins la cruche, et découvris qu'elle était vide – Tigre n'avait sans doute pas résisté à la tentation de la boire, ni à celle de dévorer

le reste de gigot de mouton, dont l'os gisait, bien nettoyé, devant l'ouverture de la caisse. Je me passais bien volontiers de la viande avariée, mais je sentis mon cœur chavirer en pensant à l'eau. J'étais extrêmement faible – si faible que je tremblais de tout mon corps, comme sous l'effet de la fièvre, dès que j'accomplissais le moindre mouvement, ou l'effort le plus léger. À cela venait s'ajouter le fait que le brick tanguait et roulait violemment, et que les barriques d'huile qui étaient posées sur ma caisse menaçaient de tomber, bloquant ainsi ma seule voie de sortie dans la cale. De plus, je souffrais terriblement du mal de mer. Toutes ces considérations me poussèrent à me diriger à tout prix vers la trappe pour obtenir immédiatement du secours avant d'en être tout à fait incapable. Ayant pris cette décision, je cherchai à nouveau la boîte d'allumettes et la bougie. Je découvris la première avec un peu de peine mais, ne trouvant pas les bougies aussi vite que je l'escomptais (car je me souvenais très précisément de l'endroit où je les avais placées), j'abandonnai la recherche et, ordonnant à Tigre de se tenir tranquille, j'entamai tout de suite mon voyage vers la trappe.

Pendant cette tentative ma grande faiblesse devint encore plus évidente. Je ne parvenais à me traîner qu'au prix d'extrêmes difficultés ; souvent mes membres se dérobaient sous moi et je tombai alors, prostré sur mon visage, demeurant ainsi quelques minutes, dans un état proche de l'insensibilité. Cependant je luttais toujours pour avancer peu à peu, redoutant à tout moment de m'évanouir au milieu de l'étroit entrelacs des poutres de la charpente, auquel cas je ne pourrais guère espérer que la mort. Enfin, en accomplissant une poussée vers l'avant de toute l'énergie dont j'étais capable, je me cognai violemment le front contre l'angle aigu d'une caisse cerclée de fer. Le choc ne m'étourdit que quelques instants, mais je découvris à mon grand désespoir que le roulis rapide et violent du navire avait projeté la caisse en plein milieu de mon chemin, et qu'elle bloquait entièrement le passage. Même en rassemblant toutes mes forces je ne pouvais la faire bouger d'un seul pouce, car elle était solidement coincée entre

les autres caisses et tous les objets qui l'entouraient. Affaibli comme je l'étais, il me fallait donc, soit abandonner la corde que je suivais et trouver un autre passage, soit escalader l'obstacle et reprendre mon chemin de l'autre côté. La première solution présentait trop de dangers et de difficultés pour que je puisse l'envisager sans frissonner. Si je m'y risquais, vu ma faiblesse de corps et d'esprit, je perdrais infailliblement mon chemin et périrais misérablement au milieu des lugubres et dégoûtants labyrinthes de la cale. Je décidai donc sans hésitation de rassembler le courage et la force qui me restaient, et m'efforçai, du mieux que je pus, d'escalader la caisse.

Pour ce faire, je me relevai, et constatai que la tâche serait encore plus sérieuse que mes craintes ne me l'avaient fait imaginer. De chaque côté de l'étroit passage se dressait un mur entier de nombreuses et massives pièces de bois, que la moindre maladresse de ma part pouvait faire dégringoler sur ma tête ; ou alors, si ce n'était pas le cas, le chemin de retour risquait d'être complètement bloqué par la masse effondrée, et je serais confronté à un nouvel obstacle. La caisse elle-même était haute et massive, et je n'y trouvai aucune prise pour les pieds. J'essayai en vain, de toutes les manières possibles, d'atteindre le sommet, espérant pouvoir me hisser à la force des bras. Mais même si j'étais parvenu à m'y agripper, il est certain que je n'aurais pas eu assez de force pour y grimper, si bien qu'à tous égards il valait mieux que j'échoue. Finalement, alors que j'accomplissais un énorme effort pour déplacer la caisse, je sentis une forte vibration du côté qui se trouvait contre moi. Je glissai vite ma main sur les jointures entre les planches, et me rendis compte que l'une d'entre elles avait du jeu. Avec mon couteau de poche, que par chance j'avais avec moi, je réussis, après de nombreux efforts, à la soulever complètement, et, après l'avoir fait passer par l'ouverture, je découvris à ma grande joie qu'il n'y en avait pas sur le côté opposé – en d'autres termes, que le couvercle manquait, et que c'était à travers le fond que j'avais trouvé un passage. Je pus alors poursuivre mon chemin sans difficultés en suivant la corde, jusqu'à ce que j'atteigne enfin le clou. Je me dressai, le cœur battant,

et poussai doucement le bois de la trappe. Elle ne se souleva pas tout de suite, comme je l'avais espéré, si bien que j'appuyai avec plus de détermination, redoutant toujours que quelqu'un d'autre qu'Auguste pût se trouver dans sa cabine. Mais la porte, à mon grand étonnement, demeura immobile – ce qui m'inquiéta car je savais qu'auparavant elle s'était ouverte sans trop d'efforts. Je la poussai violemment – mais elle ne broncha pas; j'y mis toute ma force – elle ne bougeait toujours pas; j'insistai avec rage, avec fureur, avec désespoir – elle résista à tous mes efforts. Il était évident, à en juger par la rigidité de la résistance, que soit l'ouverture avait été découverte et solidement clouée, ou alors qu'un poids énorme avait été placé dessus, qu'il était inutile d'espérer faire bouger.

Ce que j'éprouvai alors, c'était une sensation d'horreur et d'effroi. J'essayai en vain de me faire une idée raisonnable de la cause de mon ensevelissement. Je ne parvenais à mettre bout à bout aucune chaîne logique de réflexions et, m'affaissant au sol, je m'abandonnai sans résistance aux pensées les plus sombres, parmi lesquelles les perspectives d'une mort affreuse due à la soif, la faim, l'étouffement et l'enterrement prématuré affluaient en moi comme les terribles calamités que j'aurais à endurer bientôt<sup>41</sup>. Enfin je retrouvai un peu de présence d'esprit. Je me relevai et cherchai de mes doigts les jointures et les fentes de l'ouverture. Les ayant trouvées, je les examinai de près pour déterminer si elles laissaient passer quelque lumière provenant de la cabine; mais rien n'était visible. J'y enfonçai alors la lame taille-plumes de mon couteau, jusqu'à ce que je rencontre quelque chose de dur. En le raclant un peu, je découvris qu'il s'agissait d'une solide masse de fer que, d'après la sensation particulière d'ondulation éprouvée en faisant passer la lame tout le long, j'estimai être une chaîne porte-câbles. La seule chose qu'il me restait à faire à présent était de rebrousser chemin vers ma caisse, et là, soit de m'abandonner à mon triste destin, soit d'essayer de tranquilliser mon esprit afin de lui permettre d'échafauder quelque plan d'évasion. Je m'y appliquai immédiatement et réussis, après d'innombrables difficultés, à revenir d'où j'étais parti. Comme je m'effondrai,

épuisé, sur le matelas, Tigre se jeta de tout son long à mes côtés, semblant vouloir, par ses caresses, me consoler de mes peines et me presser de les supporter avec courage.

À la longue, la singularité de son comportement finit par attirer mon attention. Une fois qu'il m'avait léché le visage et les mains pendant quelques minutes, il s'arrêtait soudain, et émettait un long gémissement. Lorsque je tendais la main vers lui, je le trouvais invariablement allongé sur le dos, les pattes en l'air. Cette conduite, si fréquemment répétée, semblait étrange, et je ne pouvais me l'expliquer d'aucune manière. Comme le chien paraissait en détresse, j'en conclus qu'il avait peut-être subi un choc ; prenant ses pattes dans mes mains, je les examinai l'une après l'autre mais ne trouvai aucun signe de blessure. Je supposai alors qu'il avait faim, et lui donnai un bon morceau de jambon, qu'il dévora avec avidité – mais aussitôt après il reprit son étrange comportement. J'imaginai alors qu'il souffrait, comme moi, des tourments de la soif, et j'étais sur le point de considérer que j'avais vu juste, lorsque je me rendis compte que je n'avais examiné que ses pattes, et qu'il pouvait avoir subi une blessure sur une autre partie du corps, ou à la tête. Je tâtai soigneusement son crâne, mais ne trouvai rien. Toutefois, en passant ma main sur son dos, je sentis une légère raideur du poil qui le traversait tout du long. En vérifiant du bout du doigt, je découvris une ficelle, la suivis, et constatai qu'elle lui encerclait complètement le corps. Un examen plus approfondi me révéla un petit feuillet, qui donnait l'impression d'être du papier à lettre, traversé par la ficelle et placé de manière à se trouver juste sous l'épaule gauche de l'animal.

### CHAPITRE 3

La pensée me vint tout de suite qu'il s'agissait d'un mot laissé par Auguste, qui, ayant été empêché par quelque inexplicable accident de venir me délivrer de mon cachot, avait trouvé ce moyen pour me tenir au courant de ce qui se passait réellement. Tremblant d'impatience, je me mis alors à chercher les allumettes de phosphore et les bougies. Il me semblait vaguement avoir pris soin de les mettre de côté juste avant de m'endormir ; et de fait, avant mon dernier voyage vers la trappe, j'avais pu me rappeler l'endroit exact où je les avais déposées. Mais à présent je m'efforçais en vain de m'en souvenir, et m'escrimai une heure entière à les rechercher sans résultat, gagné par l'exaspération. Jamais sans doute n'ai-je ressenti un état si frustrant d'incertitude et d'anxiété. Finalement, alors que je tâtais alentour, la tête près du ballast, à côté de l'ouverture de la caisse et en dehors, je perçus un faible rayon lumineux dans la direction de l'entrepont. Très étonné, je m'efforçai de me diriger vers cette lumière, qui paraissait se trouver à quelques mètres de moi seulement. À peine avais-je entrepris de me déplacer que je la perdis de vue ; pour la voir à nouveau, je dus revenir à mon exacte position initiale, près de la caisse. Dès lors, bougeant très faiblement la tête d'un côté puis de l'autre, je m'aperçus qu'en avançant lentement, avec grande précaution, dans la direction opposée à celle que

j'avais d'abord suivie, je pouvais me rapprocher de la lumière sans la perdre de vue<sup>42</sup>. Bientôt j'y arrivai (après m'être faufilé dans d'innombrables sinuosités tout le long du chemin), et découvris qu'elle provenait de quelques fragments de mes allumettes qui se trouvaient dans un tonneau vide couché sur le côté. Je me demandai comment elles avaient pu arriver là, lorsque ma main tomba sur deux ou trois morceaux de cire de bougie qui, de toute évidence, avaient été mâchonnés par le chien. J'en conclus aussitôt qu'il avait dévoré tout mon stock de chandelles, et perdis espoir de pouvoir jamais lire le billet d'Auguste. Les quelques restes de cire étaient si broyés et mélangés à d'autres résidus dans le tonneau que je désespérai de pouvoir en tirer quoi que ce fût, et les laissai où ils étaient. Je rassemblai du mieux que je pus le phosphore, dont il ne restait qu'une ou deux miettes et, après de nombreuses difficultés, le ramenai avec moi vers la caisse d'où Tigre, pendant tout ce temps, n'avait pas bougé.

Que faire ensuite, je n'en savais rien. La cale était si intensément sombre que je ne pouvais voir ma main, même en l'approchant tout près de mon visage. Je parvenais à peine à discerner le feuillet de papier blanc, et encore, uniquement si je ne le regardais pas en face – c'est en tournant vers lui la partie extérieure de la rétine, autrement dit en l'observant un peu de travers, que je parvenais à le rendre à peu près perceptible. On peut ainsi imaginer les ténèbres de ma prison, et le billet de mon ami, s'il s'agissait bien d'un billet de sa part, semblait n'être là que pour augmenter mon désarroi en tourmentant sans raison mon esprit déjà affaibli et agité. En vain énumérai-je mentalement une multitude d'absurdes procédés destinés à me procurer de la lumière – des procédés similaires à ceux qu'aurait pu imaginer dans une telle situation un homme en plein sommeil perturbé par l'opium : chacun d'entre eux apparaissant tout à tour au rêveur comme la plus raisonnable et la plus absurde des solutions, selon que ce sont les facultés raisonnantes ou fantaisistes qui en lui papillotent et, alternativement, prennent le dessus. Finalement j'eus une idée qui semblait rationnelle, et que je m'étonnai, à juste titre,

de n'avoir pas formée plus tôt. Je plaçai le feuillet de papier sur le dos d'un livre et, rassemblant les morceaux d'allumettes de phosphore que j'avais trouvés dans le tonneau, je les installai côte à côte sur le papier. Ensuite, avec la paume de ma main, je frottai le tout, rapidement, mais avec régularité. Une lueur claire se diffusa immédiatement sur l'ensemble de la surface, et s'il y avait eu quelque chose d'écrit, je suis sûr que je n'aurais pas éprouvé la moindre difficulté à le lire. Cependant il n'y avait pas la moindre syllabe – rien qu'une triste et désolante blancheur. La lueur s'évanouit en quelques secondes, et tous mes espoirs avec elle.

J'ai déjà indiqué plus d'une fois que mon esprit, avant ce moment-là, s'était trouvé dans un état proche de l'abrutissement. Bien sûr j'avais eu des intervalles de parfaite lucidité, et même, occasionnellement, d'énergie; mais ils étaient peu nombreux. Il faut se rappeler que, probablement pendant plusieurs jours, j'avais respiré l'atmosphère plus ou moins pestilentielle de la cale fermée d'un navire baleinier, et que pendant une bonne partie de ce temps ma quantité d'eau avait été insuffisante. Pendant les quatorze ou quinze dernières heures je n'en avais pas eu du tout – et je n'avais pas non plus dormi. Des provisions salées des plus déshydratantes avaient été ma principale, et même, depuis la perte du gigot de mouton, mon unique source de nourriture, à l'exception des biscuits de mer. Mais ceux-ci ne m'étaient plus d'aucune utilité, car ils étaient devenus trop secs et trop durs à avaler étant donné l'état de ma gorge, desséchée et boursouflée. J'étais maintenant en proie à une forte fièvre, et à tous égards très malade. Ceci expliquera le fait que de longues et misérables heures d'abattement se fussent écoulées à la suite de ma dernière aventure avec le phosphore, avant que naquît en moi l'idée que je n'avais examiné qu'un côté du papier. Je n'essaierai pas de décrire mes sentiments de colère (car je crois bien que j'étais plus furieux qu'autre chose) lorsque l'oubli flagrant que j'avais commis se révéla soudain, en un éclair, dans mon esprit. Car cette bourde en soi n'eût pas été très grave, si ma propre sottise et mon impétuosité ne l'avaient rendue telle: tout à ma déception de

n'avoir pas trouvé le moindre mot sur le feuillet, je l'avais puérilement déchiré en morceaux et l'avais jeté – mais impossible de savoir où.

Je fus secouru, dans la partie la plus difficile de ce problème, par la sagacité de Tigre. Ayant retrouvé, après une longue recherche, un petit morceau du billet, je le fis sentir au chien en m'efforçant de lui faire comprendre qu'il devait m'apporter le reste. À mon étonnement (car je ne lui avais appris aucun de ces tours pour lesquels les chiens de sa race sont célèbres), il parut saisir tout de suite mon intention, et, farfouillant ici et là pendant un moment, trouva un autre morceau, assez important. Il me l'apporta, fit une courte pause puis, frottant son museau contre ma main, sembla réclamer que je le félicite de ce qu'il avait fait. Je lui tapotai la tête, et il reprit immédiatement son travail. Cette fois il mit quelques minutes à revenir, mais à son retour, il avait avec lui une grande bande de papier qui complétait tout ce qui manquait – le billet n'avait été déchiré, semblait-il, qu'en trois morceaux. Heureusement, je n'eus aucun problème pour trouver le peu de phosphore qui restait, guidé par la lueur indistincte que dispensaient encore une miette ou deux. Mes mésaventures m'avaient appris la nécessité de la prudence, aussi pris-je cette fois le temps de réfléchir à ce que j'allais faire. Il était très probable, me disais-je, que quelques mots aient été écrits sur la partie du papier que je n'avais pas examinée – mais de quel côté s'agissait-il? J'assemblai les trois morceaux mais cela ne me donna aucun indice, même si cela m'assurait que les mots (s'il y en avait) se trouveraient tous du même côté, se suivant les uns les autres selon la manière dont ils avaient été écrits. La première nécessité était de vérifier le point en question de façon à ne laisser aucun doute, car la quantité de phosphore qui me restait serait insuffisante pour un troisième essai si j'échouais dans celui que je m'apprêtais à tenter. Je plaçai le papier sur le livre comme précédemment, et demurai assis pendant quelques minutes, soupesant soigneusement le problème. Finalement je me dis qu'il était possible que la partie écrite eût provoqué quelque inégalité de surface qu'une

délicate vérification du toucher pourrait me révéler. Je décidai de faire l'expérience, et passai très doucement mon doigt sur la partie qui se présentait à moi – rien, cependant, n'était perceptible. Je tournai le papier, et l'ajustai à nouveau sur le livre. Je passai à nouveau mon index tout le long avec précaution, et remarquai une très légère, mais distincte, lueur qui suivait mon doigt dans son avancée. Ceci, j'en étais sûr, ne pouvait provenir que de quelques petites particules restantes du phosphore que j'avais éparpillé sur le papier lors de ma précédente tentative. L'autre côté, le verso donc, était celui sur lequel se trouvait l'écriture – s'il se révélait finalement qu'il y eût une écriture. Je tournai une nouvelle fois le billet, et me mis à l'œuvre comme précédemment. Ayant frotté le phosphore, une lueur s'ensuivit de nouveau – mais cette fois plusieurs lignes d'une grosse écriture, apparemment à l'encre rouge, devinrent distinctement visibles. La lueur, quoique assez brillante, ne dura pas. Pourtant, si je n'avais pas été si excité, j'aurais pu avoir largement le temps de parcourir l'ensemble des trois phrases que j'avais devant moi – car je vis qu'il y en avait trois. Dans ma hâte, cependant, de tout lire d'un seul coup, je ne pus déchiffrer que les neuf mots de conclusion, qui apparurent ainsi : « ... *sang* – *reste caché, il y va de ta vie.* »

Même si j'avais pu vérifier le contenu entier du billet, avec la pleine signification de l'avertissement que mon ami avait ainsi tenté de me transmettre, et même si cet avertissement m'avait révélé l'histoire d'un terrible désastre, il n'aurait pu, j'en suis fermement convaincu, imprégner mon esprit d'un dixième de l'horreur atroce, et dans le même temps indéfinissable, que m'inspira le fragment de mise en garde reçu de cette manière. Et le mot « *sang* », de plus, ce mot souverain – de tout temps porteur de mystère, de souffrance et de terreur – combien m'apparut-il alors trois fois plus riche de signification ! Et combien ces vagues syllabes (ainsi détachées des quelques mots qui suivaient, les qualifiant et les mettant en valeur) tombèrent, lourdes et froides, dans la profonde obscurité de ma prison, au creux des recoins les plus intimes de mon âme<sup>43</sup> !

Sans doute Auguste avait-il de bonnes raisons pour me